

L'étude de la correspondance entre Théodore Tronchin et Louise d'Épinay de 1755 à 1765 permet d'étudier la formation de la relation entre un médecin et son patient au XVIII<sup>e</sup> siècle. Étrange couple que celui formé par ces deux êtres ! Le médecin prend une place nouvelle dans la vie de la patiente. Il n'est pas là seulement pour guérir, mais pour préserver. Dans la deuxième partie du siècle, alors que la raison progresse, le rôle du confesseur existe encore mais il est désormais tenu par le médecin. Ce dernier lit le compte-rendu de l'état général, questionne puis conduit, dirige, ordonne et défend au nom d'une morale qui est celle de la préservation et du corps et de l'âme. Son autorité n'est plus divine, elle est humaine, mais son ascendant est au moins aussi fort.

La patiente, elle, suit les conseils ou ne les suit pas, mais toujours revient, avoue et fait pénitence. Il y a, bien sûr, un effet de mode : l'*Esculape Tronchin* célébré par Voltaire fait recette dans le monde aristocratique parisien. Fervent partisan d'un lien indissoluble entre le corps et l'âme, il étend ses ordonnances à la vie privée de sa patiente : son contrôle déborde le simple avis médical. Mais jusqu'à quel point les ordonnances du docteur Tronchin modifient-elles le comportement de sa patiente ?

## 1. Portraits.

Théodore Tronchin est une figure célèbre de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Né à Genève en 1709, il s'est fixé à Paris en 1765 pour devenir le médecin du duc d'Orléans en 1765 et est mort dans cette ville en 1781. Le mot *figure* est utilisé à dessein : il était beau si l'on en croit Voltaire, qui parle de son « Esculape-Apollon », aimé des dames, célèbre pour avoir raccourci les robes des femmes et ôté les perruques des messieurs. Célèbre aussi parce qu'il évoluait dans un monde aristocratique qui se battait pour obtenir un avis, une consultation. La figure que l'on voit apparaître est celle d'un mondain, mais un mondain qui se battra pour faire triompher l'inoculation. Ses oeuvres médicales ont laissé peu de traces, si on le compare à ses contemporains comme Bordeu. Tout juste un texte sur la colique du Poitou, et encore qui lui attirera bien des foudres. Pourtant, on retrouve son nom jusque dans un roman de Balzac, *Le réquisitionnaire*, qui évoque la sûreté de son diagnostic. Lorsqu'il est évoqué maintenant, c'est quand un antiquaire vante les mérites d'une table à la Tronchin, dont le plateau, monté sur des crémaillères, permet à son heureux possesseur de travailler debout. Ni ses méthodes, ni ses théories n'ont fait date dans l'histoire de la médecine, mais les portraits que l'on retrouve à de nombreuses occasions dans les mémoires du siècle sont flatteurs, pour l'homme comme pour le médecin.

Louise d'Esclavelle (1706-1783) épouse Denis de la Live d'Épinay en 1745 : il reste d'elle l'image d'une femme trompée par son mari, dont Diderot disait qu'il avait réussi ce tour de force de « *manger deux millions sans un bon mot ni une bonne action* » ; femme trompée, mais fidèle à ses amis et à son amant, Melchior Grimm, l'auteur de la *Correspondance littéraire*, rencontré en 1756, l'année même où elle devient la patiente de Tronchin ; l'image d'une femme ambitieuse, selon le parallèle qu'Élisabeth Badinter a tracé entre elle et Émilie du Châtelet ; tout du moins d'une philosophe, si l'on croit Voltaire qui, dans une lettre à Tronchin, écrit ceci : « *Ah, ma philosophe. C'est un aigle dans une cage de gaze.* » Son nom reste attaché à celui de Rousseau, et ceci au moins à deux titres : tout

d'abord, parce que pour rétablir sa vérité sur leurs relations, flétries par Rousseau dans les *Confessions*, elle n'hésite pas à reprendre *l'Histoire de Madame de Montbrillant*, commencée en 1756 ou les *Pseudo-mémoires* ou encore, si on reprend le titre de l'œuvre donné par Georges Roth, les *Contre-confessions*. Marquée par Rousseau donc, ou plutôt par ce qu'elle estime être ses mensonges : mais aussi marquée, imprégnée des écrits de l'auteur, comme lorsqu'elle publie en 1775 *Les conversations d'Émilie*, petit traité sur l'éducation des filles qui sera couronné par l'Académie. Elle a aussi laissé sa trace au cours de la longue collaboration menée avec Grimm pour *La correspondance littéraire*. À quoi ressemble-t-elle physiquement ? Lorsqu'elle fait son portrait, à l'âge de 30 ans, elle se décrit ainsi : « *je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide : je suis petite, maigre, très bien faite. J'ai l'air jeune sans fraîcheur, noble, vif et intéressant* ». Lorsque c'est Diderot qui la dépeint, alors qu'elle a une trentaine d'années, c'est en évoquant une image, celle « *de la tendresse et de la volupté* ».

## 2. Une rencontre.

C'est par l'intermédiaire de Melchior Grimm que Louise fait la connaissance de Théodore Tronchin : sa santé est délicate, pour ne pas dire déclinante. Elle ressent les premiers symptômes du cancer de l'estomac qui finira par l'emporter. En 1756, sous la pression de son amant, elle écrit une longue lettre au médecin, lettre dans laquelle elle va détailler son état physique. On trouve mention de cette lettre dans les *Contre-Confessions* : « *Je sens chaque jour mes forces s'affaiblir ; j'ai des moments d'anéantissement ; j'en ai d'autres qui ne me prouvent que trop que j'ai quelque cause inconnue de destruction prochaine. Il m'arrive assez souvent d'avoir des douleurs de tête assez vives pour me donner le délire, et ces accès sont suivis de plusieurs jours de langueur. [...] J'ai cédé enfin aux persécutions que m'ont faites ma mère et M. Volx [Grimm] pour consulter M. Tronchin. J'ai commencé par mettre par écrit l'histoire de mes maux<sup>1</sup>.* »

Dans la correspondance qui fait l'objet de cette communication, la première lettre est sans doute la réponse que fit Tronchin à celle qui allait devenir sa patiente. Dans le désordre, il fait la liste de ce qui selon lui a détraqué la machine interne de la jeune femme : « *Du chagrin, & une fièvre continue à l'âge de 14 ans, deux fois le grand remède à l'âge de 20, du vert de gris, huit jours de vomitifs d'un charlatan, dix années de chagrin presque continu, des inquiétudes éternelles, du café, des veilles, un peu de gourmandise, l'idée que de mauvaises drogues sont réellement salutaires, des purgatifs & des vomitifs pris presque habituellement, Voilà les causes de nos maux, si la constitution eut été moins bonne, il y a longtemps qu'ils auraient fini.* »

Cette première lettre est signée de Tronchin : les relations sont encore très classiques, ce sont celles d'un médecin avec sa patiente : elle écrit, décrit ses maux, tant physiques que moraux. Il la rassure : rien dans son état n'est mortel, si elle suit ses prescriptions, tout devrait bien se passer. On trouve encore dans les *Contre-Confessions* la mention de la réaction de la jeune femme à la réception de cette lettre : « *Il ne croit pas mon état dangereux, surtout si l'on [n'] y fait rien. Un seul remède mal placé peut produire les effets les plus funestes. Il finit par m'exhorter à n'en faire aucun. Je suivrai cet avis ; j'y suis bien résolue<sup>2</sup>.* » Voilà au moins une résolution que Louise semble vouloir tenir : elle n'a pas rencontré Théodore Tronchin, mais sa réputation, jointe à la fermeté de ton qui émane de sa lettre, la rassure. Du côté de la jeune femme, la relation semble clairement établie : le médecin n'a pas vu, mais il a compris l'état de sa patiente. C'est sans doute cette compréhension qui établit la confiance : il a saisi le lien entre le corps et l'esprit de la jeune femme : aux chagrins et à l'inquiétude se mêlent les purgatifs et la saignée. La conclusion du médecin est proche de ce que

<sup>1</sup> Épinay, Louise d', *Les Contre-Confessions, Histoire de madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, Tome III, p. 301.

<sup>2</sup> Épinay, Louise d', *Les Contre-Confessions, Histoire de madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, Tome III, p. 307.

nous pensons lorsque nous évoquons la médecine de cette époque : il fallait être particulièrement résistant pour survivre.

En 1756, Théodore Tronchin vient à Paris afin d'inoculer contre la variole les enfants du duc d'Orléans, le petit duc de Chartres, le futur Philippe-Égalité, et sa sœur, la duchesse de Montpensier. Il rencontre enfin sa patiente, et dès lors, dans la correspondance, le ton change. Il est sans doute revenu avec un portrait de Louise, puisque dans une lettre du 11 août 1756, il écrit ceci : « *J'en juge par l'effet de votre portrait, votre modestie vous permettrait-elle de croire qu'il m'est utile, ce que je puis vous dire avec vérité c'est que je le fais voir à nos femmes comme une relique, ce que je leur dis de l'original ranime le goût de la vertu dans celles qui l'ont, & l'inspire à celles qui en manquent. Je défie aux morceaux de la vraie croix d'en faire davantage.* »

Voilà un portrait animé de bien des vertus, puisqu'il semble avoir plus d'effet que les reliques ! Dès lors, les relations entre le médecin et sa patiente changent de ton : Théodore Tronchin ne signe plus ses lettres de son nom mais il conclut celle du 11 août par cette formule qui pourrait prêter à confusion : « *mille amitiés aux amis, le noir polisson vous embrasse* ». Si j'en crois la définition de polisson, telle qu'elle est donnée dans le Dictionnaire de l'Académie Française, édition de 1778, Tronchin aurait sans doute bien profité de son séjour à Paris. Un polisson est défini comme « un petit garçon malpropre et libertin qui s'amuse à jouer dans les rues ou les places publiques, ou encore d'un homme qui a l'habitude de faire ou de dire des plaisanteries basses ». Je m'explique moins bien l'adjectif « noir », mais on peut sans peine en conclure qu'aux relations fondées sur le bien-être de la patiente ont succédé des liens amicaux plus étroits. Mais à partir de cette lettre, les épithètes se succèdent : Louise devient la « bonne amie », la « chère amie » et Théodore, en décembre 1756, lui écrit ces mots : « *quand nous isolerons-nous, quand serons-nous heureux, je ne puis l'être si vous ne l'êtes pas, votre bien-être s'identifie avec le mien.* »

Dès janvier 1757, le docteur Tronchin semble avoir eu en tête de faire venir Louise à Genève; dans une lettre datée du 5 janvier, il fait ainsi allusion à un possible déplacement : « *Si je suis ici ce printemps il faut que vous y veniez, j'aurai plus soin de vous que de moi même, je suis sûr que vous guérirez, l'air qu'on respire ici, la vie douce qu'on y mène, la raison qu'on y cultive plus qu'ailleurs, tout concourra à vous rétablir, & à assurer à votre santé une égalité & une constance que vos malheurs physiques & moraux vous ont fait perdre. Il vous faut un double calme, ma bonne amie, pour les rattraper. Je me croirais le plus heureux des hommes si je pouvais vous les rendre, je ne sais si je radote, mais il me semble que la chose n'est pas impossible, j'ai déjà le commencement d'un plan dans ma tête.* »

En mars 1757, il avoue à sa patiente l'impasse thérapeutique dans laquelle il se trouve et insiste sur la nécessité d'une proximité géographique : « *je vous avoue de bonne foi qu'à cent et tant de lieues de distance, vue la délicatesse de votre constitution, il n'est pas possible de vous gouverner. Entre la lettre écrite & la réponse faite, il peut arriver tant de changements, qui s'agissent non seulement en tremblant, mais que je crains toujours d'avoir des reproches à me faire.* » Pour convaincre Louise d'Épinay, le docteur n'hésite pas à mettre en avant la bonne réputation de Genève pour les jeunes gens, de façon à ce qu'elle puisse amener avec elle son fils, et lui conseille d'amener avec elle « l'ami Rousseau », logé à la Chevrette et que Tronchin aurait vu d'un bon œil cornaquer la jeune femme.

Mais l'état de santé de Louise s'aggrave, et son départ pour Genève, le 30 octobre 1757, se fait dans l'urgence. Elle manque de mourir avant d'arriver en Suisse mais, loin de ses tracas familiaux, sous l'œil du médecin, sa santé se rétablit peu à peu.

### 3. Nature des relations

Installée à Genève, la jeune femme consolide chaque jour les liens épistolaires construits avec le médecin, et s'approche de son intimité familiale. Elle fait la connaissance de la femme de Théodore, Hélène de Witt, épousée en 1740. Elle décrit ainsi le couple dans une lettre à Grimm:

« J'apprends tous les jours des traits nouveaux de Tronchin qui m'inspirent pour lui un respect et une considération inconcevable. Sa charité, son désintéressement, sa tendresse et ses soins pour sa femme sont sans exemple, et je puis vous répondre, à présent que je la connais, que c'est bien la plus insupportable et la plus maussade des créatures qui existent. » Dans la biographie de Perey-Maugras consacrée à Louise d'Épinay, on trouve cette anecdote relative à Madame Tronchin : Madame Cramer, la femme de l'éditeur des œuvres de Voltaire, à qui on demandait ce que faisait l'épouse du médecin, répondit simplement : « Elle fait peur ». Cette laideur, ajoutée à un caractère, qui si l'on en croit Louise, n'était pas des plus simples, pourrait redonner au « noir polisson » un tout autre sens si de multiples traits de caractère du Genevois ne venaient contredire cette séduisante hypothèse.

Certes, lors de sa venue à Paris, les épigrammes fleurissent pour laisser supposer que ce n'est pas armé de sa seule science que le médecin genevois guérit ses patientes. Comme l'a souligné Catriona Seth<sup>3</sup>, le lien entre inoculation et copulation ne se résume pas à une seule syllabe. On l'a dit, Voltaire souligne que le médecin est beau et lorsque l'auteur le recommande à Mme de Fontaine, c'est pour lui promettre que Tronchin lui redonnera, je cite, « un cul et des tétons ». Voilà donc un médecin étrange, qui fait courir tout Paris, qui préserve la beauté des femmes et qui semble tout avoir d'un séducteur. Il me faut pourtant bien préciser que je n'ai rien trouvé concernant une aventure de Tronchin : bien sûr, les libelles fleurissent, les *tronchinades* – ces petits poèmes écrits alors que Tronchin était à Paris pour l'inoculation des enfants d'Orléans – insinuent quelques malveillances, mais rien de concret ne permet d'étayer cette hypothèse. L'art de guérir du médecin semble plus lui venir de son bon sens et des doutes qu'il entretient quant au savoir de sa profession qu'à des armes plus personnelles !

D'ailleurs, on trouve dans les lettres de Tronchin une anecdote relative à l'un de ses patients qui ne paraît pas classer le Genevois dans les rangs des amateurs de la gaudriole. Il raconte en effet s'être fâché contre Gauffecourt qu'il a surpris en train de faire des caresses à sa cuisinière. Tronchin explique que, sans savoir jusqu'où ledit Gauffecourt a poussé ses caresses, il l'a traité comme un chien : est-ce l'état de santé du malade qui fait que Tronchin se fâche, est-ce le statut social de l'objet des caresses qui l'irrite ou se sent-il irrité par le manque de tenue de son patient ? Certes, le discours n'est pas l'homme, et on en connaît d'autres qui ont beaucoup parlé sans mettre en pratique leurs discours ! Cependant Tronchin est genevois, protestant, rigoriste, empreint de stoïcisme... Non décidément, malgré les marques d'une tendresse réelle présente dans l'échange épistolaire, il est difficile de ranger Tronchin au nombre des amants de Louise d'Épinay, qui est déjà dans les bras de Melchior Grimm !

Si le lien amoureux semble exclu, l'amitié est réelle, au moins autant que l'admiration : Louise admire l'homme tout autant que le médecin et lui écrit, en juillet 1756, qu'elle se conformera à toutes ses demandes, « parce qu'il est le médecin de son corps et de son âme ». Tronchin attache du prix à sa patiente : il réclame ses lettres au nom de l'amitié, qui, « ainsi que l'athlète, doit être nourrie à raison de leur force ». Il lui écrit aussi : « Votre amitié me console de l'infidélité des hommes, et votre tendresse, toujours la même, me fait oublier leur légèreté. »

#### 4. Principes curatifs.

Dès le début de leurs relations, Tronchin pose le fondement de ses relations avec la patiente : elle décrit, il interprète, juge et prescrit. Le médecin ne s'inscrit pas dans un quelconque système, il observe avant tout. Dans une lettre au comte de Boisgelin, datée du 30 mai 1763, il écrit ceci : « Les systèmes gâtent tout, en médecine comme en physique. Dans l'une et dans l'autre, il faut des observations, de la réflexion et de l'attention. Cette marche, je l'avoue, est moins agréable et moins facile, mais elle

<sup>3</sup> Seth, Catriona, *Les rois aussi en mouraient : les Lumières en lutte contre la petite vérole*, Paris, Desjonquères, 2008.

*est plus sûre, elle seule nous met à l'abri de l'erreur.* » Il n'est pas un homme de classement, dans le sens où la nosologie ne l'intéresse pas. Louise doit pouvoir avant tout bénéficier de son expérience et de son bon sens. Il considère que la maladie de sa patiente, maladie sur laquelle il se garde bien, dans tous ses courriers de mettre un nom, est un bouleversement de son *économie animale*. Le terme ne lui est pas propre, on le retrouve dans les travaux de Théophile de Bordeu ou dans ceux de Boerhaave et il signifie que l'homme est considéré comme un tout, distinct des autres espèces. Ce sont les dérèglements de la machine animale qui expliquent les états pathologiques. Mais, selon le médecin, ces dérèglements ne sont pas seulement des dysfonctionnements des organes : ils peuvent également être liés à l'âme du patient. La lecture des dix ans de correspondance échangés avec Louise d'Épinay montre bien à quel point Théodore Tronchin applique tout d'abord le *primum non nocere* d'Hippocrate : il lui importe avant tout de ne pas nuire, et c'est sans doute pour cela qu'il conseille à sa patiente ce double calme qu'elle trouvera à Genève, celui du corps comme de l'esprit. Il veut l'isoler, préserver son corps, sa mécanique interne de toute intrusion afin de lui permettre de retrouver son propre équilibre. On retrouve d'ailleurs dans la première lettre de Tronchin le signalement de ses grands ennemis : la saignée – le grand remède –, les évacuants – vomitifs et purgatifs –, la nourriture malsaine – café et gourmandise –, une vie peu équilibrée – les veilles – et bien sûr, les influences néfastes d'un état d'esprit inquiet sur un corps déjà maltraité. Les consultations de Tronchin s'organisent autour de la lutte contre les ennemis désignés dans la première lettre : protéger le corps, le nourrir, tremper l'âme avant de raffermir le corps.

Pour protéger ce corps, Tronchin fait observer à sa patiente une ligne de conduite très claire : tout d'abord, il se méfie énormément des liquides, surtout lorsqu'ils sont tièdes. Dans une lettre à l'abbé de Pernety, il accuse les boissons chaudes de maux épouvantables : « *c'est ainsi que la faiblesse humaine se perpétue, que les maladies des nerfs deviennent héréditaires et que la propagation diminue.* » L'effet des boissons chaudes est à ce point pernicieux qu'il peut même agir sur les générations futures. L'eau froide peut-être acceptée à la rigueur, mais uniquement le matin pour délier le ventre.

Cette chaleur, Tronchin la poursuit partout : dans les gouttes de castor, dont il estime que ce serait trop « chaud » pour les organes de Louise ; dans la chambre de sa patiente, qui ne saurait jamais être trop fraîche ; sur la tête même de la jeune femme, puisqu'il l'approuve lorsqu'elle suggère de se raser la tête pour lutter contre ses migraines. On savait Tronchin ennemi des perruques, mais le voilà maintenant ennemi des cheveux : Louise doit se raser la tête, et pour compenser cette perte, il lui suggère de porter un léger édifice de faux-cheveux... La femme disparaît derrière la patiente, et tant pis si l'amant Grimm trouve à y redire. Au propre comme au figuré, Louise doit garder la tête froide. Froid des sentiments, repos des nerfs, l'environnement de Mme d'Épinay doit éviter tout échauffement... On retrouve dans l'histoire personnelle de Tronchin cette idée du sacrifice de la chevelure puisque jeune médecin, alors qu'il travaillait pour Boerhaave, il n'avait pas hésité à sacrifier ses propres boucles suite à une réflexion de son maître.

Si l'on revient un instant sur la luxure, on observe que Tronchin est ennemi du bain : ce n'est pas l'hygiène qu'il combat, mais le bain chaud, propice à l'amollissement des chairs et des sens. Il n'hésite d'ailleurs pas à attribuer la chute de l'empire romain à la prédilection de ses élites pour les thermes : « *Tant que les Romains, au sortir du Champ de Mars, allaient se jeter dans le Tibre, ils furent les maîtres du monde : mais les bains chauds d'Agrippa et de Néron en firent peu à peu les esclaves.* » Lorsque Louise le consulte à propos d'un régime « aqueux » qu'elle a entrepris seule, il se fâche :

*J'y trouve une phrase assez singulière, c'est que le fréquent usage des bains, joint à une grande quantité d'eau qu'on a bue, a eu le plus grand succès. On se porte donc très bien, & si l'on se porte très bien par quelle raison, je vous prie, me fait-on l'honneur de me consulter ?*

Le bain froid a donc sa préférence, mais à Louise, ce sont les demi-bains qu'il recommande, au motif qu'elle n'a pas l'âme assez trempée pour supporter une immersion complète.

Pour suivre les ordonnances de Tronchin, il suffirait presque de se contenter d'observer la liste des péchés capitaux : nul doute que pour lui, la chaleur conduit à la luxure, celle qu'on vient de le voir combattre chez son patient Gauffecourt. Mais dans cette liste, il n'y a sans doute pas pour lui de pire ennemi que la gourmandise. Louise se doit d'éviter tout raffinement culinaire, toute viande rouge, n'imaginons même pas évoquer les sauces... Des aliments rustiques, des viandes blanches rôties, des légumes bouillis... Quant aux quantités, « *elles ne sont jamais assez modérées.* » L'exercice physique doit être modéré et s'il le recommande à certaines de ses patientes, Tronchin déconseille à Louise le volant, parce que ses bras seront en l'air et qu'elle risque ainsi d'amener le sang à la tête.

Le corps doit donc rester à l'écart de toute chaleur, et la patiente se doit d'écartier tout sujet d'échauffement moral afin de préserver son âme de toute contrariété.

L'âme de Louise... Un bien beau sujet dont le médecin s'occupe tout autant que de son corps. Ses lettres montrent à quel point il pense que l'état de l'âme régit les fonctions corporelles. Il n'a de cesse de prôner à sa patiente les vertus stoïciennes, la paix de l'âme, l'éloignement de toute source de conflit. Il pourrait reprendre à son compte ce que dit Cicéron dans les *Tusculanes* : « *Oni, certes, il existe une médecine de l'âme, et c'est la philosophie. Mais pour recourir à elle, il ne faut pas, comme dans les maladies du corps, aller chercher une aide en dehors de nous : de toutes nos forces, il nous faut travailler à nous soigner nous-mêmes.* »

Parce que le lien entre le corps et l'âme est pour lui évident, Théodore Tronchin prend presque la place d'un confesseur, d'un directeur de conscience : le vocabulaire qu'il emploie est d'ailleurs révélateur de cette position si particulière. Lorsqu'il ordonne une diète à Louise, c'est en des termes religieux : « *Rappelez vous ici, je vous prie, les règles de la pénitence, vous les connaissez du moins par ouï dire, permettent-elles un demi-péché, un quart de péché, non Madame, elles exigent tout ou rien<sup>4</sup>.* »

Comment Louise d'Épinay réagit-elle à ces prescriptions médicales ? Elle suit, point par point, ce que lui recommande son médecin, et applique même autour d'elle les prescriptions qui semblent si bien lui réussir. Elle s'oppose ainsi à une saignée que l'on veut pratiquer sur sa mère, et reçoit pour cela les félicitations de son maître à penser. Elle devance même ses ordonnances, puisque lorsqu'il s'agit de se raser la tête, c'est elle qui propose ce traitement radical.

Au final, il s'agit bien d'une transformation totale de Louise d'Épinay : le lendemain de ses noces, elle raconte qu'elle avait le désir de se mettre du rouge sur les joues et que, soutenue par son mari, elle était descendue ainsi parée se présenter à sa mère, laquelle l'avait furieusement tancée. Que reste-t-il de la Louise, maîtresse de Francueil, coquette, soucieuse de son apparence, avide de sorties au théâtre et de plaisirs variés ? Rien, ou pas grand chose. La médecine de Tronchin a autant agi sur son corps que sur son âme, et c'est sa vie entière qui change à partir de 1756.

---

<sup>4</sup>Lettre du 5 février 1756

Laure Bazire

Un couple médecin/patient au XVIIIe siècle : Louise d'Épinay et Théodore Tronchin.

Sources : Les lettres échangées entre Théodore Tronchin, Louise d'Épinay et Melchior Grimm se trouvent à la Bibliothèque Municipale de Versailles, fonds Lebaudy. La seule biographie existante du docteur Tronchin est celle d'Henry Tronchin, *Théodore Tronchin, un médecin au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1902.

Pour citer cet article : Bazire, Laure. « Un couple médecin/patient au XVIIIe siècle : Louise d'Épinay et Théodore Tronchin ». *SJC* n° 1 (2011) 7.

<http://sfeds.ish-lyon.cnrs.fr/publications/publications.html>

SJC 2009 - Couples réels / couples métaphoriques à l'âge classique